

THÉÂTRES

LES PREMIÈRES

VIEUX-COLOMBIER : « Saül », drame en cinq actes, de M. André Gide.

Le talent de l'auteur des *Caves du Vatican* n'est pas ici en cause. M. André Gide est un écrivain remarquable, parfois imprévu. Parlons du *Saül* qui porte aujourd'hui à la scène après l'avoir naguère publié. L'œuvre semble y avoir perdu. Est-ce la faute d'une interprétation dont je dirai tout à l'heure les défauts, est-ce la faute de M. André Gide, je ne sais. Nous devons à M. Gide, shakespearien fervent, une très belle traduction d'*Antoine et Cléopâtre*. Son *Saül* semble, par endroits, traversé par le souffle du grand Will. Retenez l'éloge qui n'est pas mince. Mais, par d'autres endroits, il évoque *Ubu-Roi*. Le sublime s'y mêle au grotesque. Certains tableaux ont l'air d'être d'humoristiques charges. Du Shakespeare revu et corrigé par Cami !

Peut-être *Saül* est-il, malgré tout, un chef-d'œuvre... Il appartient, en tout cas, à la catégorie des chefs-d'œuvre ennuyeux. Il faut de l'énergie pour écouter, sans désemparer, ces cinq actes partagés en tableaux. Le sujet, au surplus, en est délicat : il frise l'indécence. Mais le dramaturge, avec un tact et une adresse qu'on ne saurait trop louer, a réussi à le « sous-entendre », si je puis dire. Et, fort heureusement, la scène à faire n'a pas été faite. Il s'agit de l'amour singulier que le vieux roi Saül nourrit pour le jeune musicien David. Le royaume d'Israël est menacé par les Philistins. Saül sait, par les devins, que son fils Jonathan ne lui succédera pas sur le trône. Or, c'est David précisément qui tue, avec sa simple fronde, le géant Goliath envoyé par les Philistins pour combattre les Israélites. Saül attache le beau vainqueur à sa personne. La reine s'éprend du musicien. Fou de jalousie, Saül la tue. Il souffre également de l'amitié que son fils, le prince Jonathan, manifeste pour David. Celui-ci fuit avec épouvante lorsque l'aveu de cet amour monstrueux s'échappe des lèvres de Saül. Le roi se voit, par les révélations d'une pythonisse, que son pire ennemi est bien David. C'est lui qui lui succédera sur le trône. L'armée des Philistins approche. David conçoit le projet de se mêler à la tête des troupes ennemies, afin de triompher de Saül et de donner la couronne à son ami Jonathan. Le destin en décide autrement. Jonathan est tué dans le combat. Saül, assassiné par un de ses serviteurs ; David, l'élu de Dieu, sera roi.

Tel est ce drame où, je le répète, le beau voisine avec l'absurde. Les tableaux de *Saül* visités par les démons sont d'une âpre, hallucinante, sauvage grandeur ; de même, l'acte dans la caverne, avec la sorcière d'Endor. Mais, au premier acte, l'assassinat de la reine et au « deux », la scène où Saül ordonne au barbier de le raser (comme c'est dangereux de parler de ça...) ont fait sourire...

M. Jacques Copeau a mis la pièce en scène avec beaucoup d'art. Mais comme il joue étrangement l'étrange rôle de Saül ! Cet artiste puissant, tourmenté, curieux, avait l'air, par instants, de se livrer à de caricaturales imitations. Sa façon d'appuyer sur les muettes finales et de dire : « la reine ! » pour la reine, est plus digne du théâtre de Belleville que du Vieux-Colombier. Par contre, il a été admirable de sobriété, de vérité et de mesure dans sa déclaration d'amour à David. Compliments à M. Pierre Daltour, beau, dans sa nudité, comme un antique, MM. Bacqué, Savry, Vibert, Mmes Carmen d'Assilva et Blanche Albane sont excellents.

Charles MÈRE.

5